

Notes parues dans le *Cahier Critique de Poésie* n°9, Dossier Guy Debord, 2004

*Caprices*, Gallimard, 85 p., 14, 50 euros

Un sentiment de chaos domine toute l'œuvre de Jude Stéfán. Déglingué par une violence qui lui est consubstantielle, réduit à sa plus simple énergie, le vers porte en lui une forme de virginité éprise de morbidité. Pièces dodécaphoniques, tableaux abstraits, les poèmes anathèmes de Stéfán peuvent être lus comme les vestiges d'une poésie moderne ou les ruines d'un lyrique qui aurait pour vocation de mourir encore et encore. Soutenue par une forme barbare, la poésie de Stéfán offre une musique harassante et vampirisée par un désir qui se situerait toujours au bord du précipice. *Soixante-dix caprices (au nom du diable avec entames)* sont des débris de parole, des bouts de vers, des scansionnements frôlant l'injure, des poèmes détruits, décomposés qui sont la tirade d'une grammaire fantôme. Poésie noire, *Caprices* est un précipité musical et visuel, une animalité conjurée par la syntaxe.

Extrait :

encore encore, abrégé  
encore plus furieux  
ah qu'il pleuve sur la gueule des chiens *qui*  
entre bistrot et calvaire  
et muselez les bavards prophètes *qui*  
n'annonçaient qu'un passé fantasmé  
qui e(s)t qui ?  
Fanny Lambert ou Moll Flanders  
dont me brûlaient les paumes  
sous l'Ancien des jours ?  
Guillotiné gardant encore tous  
Leurs favoris  
Ils caressent les chiens en adieu  
ils cueillent trois fleurs  
recueillent des insultes  
morts avant leur mort

La nuit les déhonte

(*Vioques*)

*Le Sillographe*, Champ Vallon, 116 p., 15 euros

Des passages d'une poésie brutale alternent avec d'autres, plus marqués par une pure provocation : « Jésus Christ mesurait 1 mètre 77/ Adolf Hitler mesurait 1 mètre 75/ serait-ce là de la poésie ?/ l'un eût béni l'autre/ l'autre gazé l'un/ Tous deux ont pourri/ la Légende et l'Histoire. » (p. 32).

Résolument plus proche des journaux de Kafka, de Jünger ou encore d'Amiel que des narcissismes avoués de la mode littéraire, l'Anti-journal commencé en 1986 (avec *Faux-journal*) se poursuit avec *Le Sillographe*. Dès le deuxième de couverture le latiniste annonce et dénonce. Le titre s'inspire des *Silles* de Timon de Phlionte (325-235 env. av. J.-C.), sceptique qui raille dans ses ouvrages tout bon dogmatique qui (ne) se respecte (pas). Il est donné qu'il s'agit ici d'un *Diurnal Invectif* (« Un écrivain devrait avoir au moins une fois employé tous les mots de sa langue ») où Stefan passe d'une réflexion aphoristique sur l'écriture à une chronique de ces riens qui font une vie. Écrits entre 1997 et 2003, les passages qui sont constitués d'une seule ligne parfois ou d'un paragraphe, entre liste et injures, oscillent comme un sismographe. Un dernier conseil du Dude : "Votre compte moyen : 26 000 jours à vivre. Ne dormez pas trop." (p.35)

Extrait :

Je n'ai connu l'extrême de l'amour qu'à la lecture d'une lettre adressée d'un lointain pays étranger d'où E. m'écrivit « maintenant je suis toi ».